

Les terrains dans les villes peuvent se ressentir des mêmes influences. Les progrès en vue dans les communications paraissent devoir en réduire l'accroissement de valeur. Avec les prochaines locomotives électriques faisant 150 à 160 kilomètres à l'heure, l'abréviation de la journée de travail, le développement même de la vélocipédie et de tous les perfectionnements mécaniques auxquels elle peut se prêter, il adviendra que l'on pourra vaquer à des occupations régulières dans une ville et demeurer les uns à 5 ou 6 lieues, les autres à 10, 12 ou 15 lieues de cette ville. Déjà dans la plupart des grandes villes, notamment à Paris, les quartiers centraux perdent de la valeur au point de vue locatif.

DE L'APPROPRIATION DES TERRES PAR L'ÉTAT OU PAR LA COMMUNE.

— Les observations qui précèdent nous dispensent de longs développements sur l'injustice et l'impraticabilité de la substitution de l'État ou de la commune, comme propriétaire, aux particuliers. Dût-on donner des indemnités équitables, ce plan amènerait la décadence d'abord, puis la ruine de la civilisation.

Avec sa bureaucratie inflexible, uniforme et lente, non seulement l'État serait un mauvais exploitant, mais il serait aussi un mauvais propriétaire. Il ne faut pas oublier que le propriétaire a un rôle considérable et très minutieux dans l'économie rurale : s'il n'exploite pas lui-même, il doit surveiller sa terre pour qu'elle n'éprouve aucun détriment, contrôler les actes du fermier, veiller à l'entretien convenable et économique de toutes les installations : bâtiments, clôtures, drainages, canaux d'irrigation, puits, barrages, et du matériel permanent : futailles, pressoirs, souvent machines agricoles, ainsi que des plantations, etc. Un bon propriétaire doit, dans certains cas, être le commanditaire du fermier, savoir lui faire à propos quelques avances, lui accorder, en cas d'accidents ou de mauvaises années, soit des remises, soit tout au moins des délais. Il doit souvent lui donner des conseils, consentir et contribuer à des changements de cultures, faire quelques essais et expériences.

Il est clair que la bureaucratie de l'État ou de la commune

ne peut se charger de ces soins. Ce serait le triomphe de l'uniformité, de la routine, les conditions les plus impropres au progrès agricole.

A chaque renouvellement des baux de l'État, il y aurait, d'ailleurs, une crise terrible; le favoritisme, la corruption, l'esprit de parti, enlèveraient à la location le caractère d'opération purement économique qu'elle doit avoir. En cas de dissentiment entre le fermier et l'État propriétaire, le premier aurait des garanties très diminuées. La liberté civile serait gravement atteinte, et la liberté politique disparaîtrait par l'accroissement énorme du pouvoir de l'Administration sur la population agricole.

Au point de vue financier, tout le budget serait bouleversé, quand on se trouverait dans une période de dépression de la valeur locative des terres, comme celle qui s'est produite de 1820 à 1840 en Angleterre, et, dans le monde entier, de 1875 à 1894 (époque où nous revoyons ces lignes).

En dehors du système de la reprise de la terre par l'État, qui constituerait un recul rapide vers la barbarie, on éprouverait des résultats détestables aussi d'un impôt absorbant la rente, tel que Rossi l'admettait.

Un impôt absorbant la rente, c'est-à-dire la partie du revenu foncier qui est censée représenter le loyer de la fertilité naturelle et exceptionnelle du sol ou de son avantage de situation, serait nécessairement un impôt arbitraire. Il est impossible de distinguer la rente de la terre, au sens scientifique du mot, de l'intérêt des capitaux engagés dans le sol. Ce système d'impôt, absorbant toute la rente, c'est-à-dire toute la plus-value prétendue naturelle, est recommandé par le socialiste américain Henri George. C'est un système connu et pratiqué de longue date; c'est celui de la Turquie et de divers peuples mahométans: l'impôt foncier, essentiellement variable, confisquant tout ce qui dépasse les frais d'exploitation et un léger bénéfice pour le propriétaire. Il en résulte des embarras de toutes sortes pour l'Administration, la corruption et l'arbitraire chez les fonctionnaires publics, enfin, le découragement chez les

agriculteurs, qui ne font plus aucun progrès : c'est ce système qui a transformé en solitudes et en landes plusieurs des contrées autrefois les plus prospères et les mieux douées du globe. En outre, l'État, qui aurait la prétention de s'emparer de la plus-value imméritée, ne voudrait pas supporter les moins-values imméritées, celles par exemple résultant du phylloxera, de la maladie des vers à soie, de la découverte de l'alizarine dépréciant la garance, des huiles de sésame et d'arachide, dépréciant celle de colza, etc.

La théorie de ceux qui s'indignent contre la rente de la terre répond à l'idée que la société doit confisquer pour elle toutes les bonnes chances, après le fait accompli, c'est-à-dire tous les gains dépassant l'ordinaire, et qu'elle peut laisser aux particuliers toutes les mauvaises chances. Or, l'application d'un pareil régime mettrait fin à toute initiative et à tout progrès.

Ce sont les bonnes chances seulement, si rares qu'elles soient, qui soutiennent l'ardeur de l'entrepreneur. Toute industrie, même celle de l'exploitation du sol, doit offrir quelques gros lots qui agissent sur l'imagination des hommes et les encouragent à risquer une mise, à persévérer, à s'ingénier. La confiscation des bonnes chances jetterait le monde dans l'absolue torpeur.

DE QUELQUES APPLICATIONS PRIVÉES DE LA THÉORIE DE RICARDO.

— Si exagérées que soient les conséquences qu'on en ait tirées, et quelque défigurée que l'aient faite Stuart Mill et divers autres, la théorie de Ricardo est susceptible de certaines applications pratiques qui sont souvent négligées.

La principale de ces applications, c'est que l'exploitant d'un domaine doit porter d'abord ses soins sur la complète exploitation des terres les meilleures, dans l'état des connaissances agronomiques, et des mieux situées qu'il ait à sa disposition, c'est-à-dire soit des plus proches du marché, soit des plus rapprochées de la ferme ou des bâtiments destinés à la garde des récoltes. Il ne doit que subsidiairement cultiver les terres plus pauvres ou moins bien placées, c'est-à-dire qu'il ne les doit mettre en culture que lorsqu'il a tiré tout le parti possible des premières et qu'il est arrivé au point où un supplé-

ment de travail et de capital n'amènerait plus qu'un rendement décroissant. *Une certaine intensité de l'agriculture est une des conséquences naturelles de la théorie de Ricardo dans ce qu'elle a de vrai et de pratique.*

L'agriculteur ne doit pas oublier que ses efforts et ses capitaux n'obtiennent pas exactement le même rendement dans toutes les terres.

Or, beaucoup d'exploitants sans doute conforment empiriquement leurs actes à cette observation ; mais nombre d'autres n'en tiennent aucun compte, parmi les petits et les moyens propriétaires ignorants notamment, parmi les petits et moyens fermiers ou métayers ayant peu de capacité intellectuelle. Souvent les uns et les autres disséminent uniformément leurs efforts et leurs ressources sur des terrains inégalement doués ou inégalement favorisés sous le rapport de la situation. Mieux vaudrait souvent laisser en dépaissance les terres pauvres ou écartées, et consacrer un surcroît de travail aux terres riches et bien situées. *La petite et la moyenne propriété, la petite et la moyenne culture en France, faute de réflexion et de comptabilité, gaspillent ainsi beaucoup de forces.* Ce défaut se retrouve parfois aussi, mais à un moindre degré, dans la grande propriété et la grande culture ; la comptabilité notamment, venant en aide à l'esprit de combinaison, y évitent, d'ordinaire, cette organisation défectueuse.

RÉSUMÉ DE LA THÉORIE DE RICARDO. — PERSPECTIVES PROCHAINES DU PRIX DES PRODUITS ET DE LA RENTE DE LA TERRE. — D'une vérité indiscutable en principe, la théorie de Ricardo n'a nullement dans la pratique les conséquences inflexibles et socialement désastreuses auxquelles avaient cru son auteur et beaucoup plus encore ses disciples. Elle se heurte, dans la complexité des faits, à tous les progrès des sciences qui ont un lien avec l'exploitation du sol, et qui, à chaque instant, modifient l'ordre hiérarchique des terres et les proportions des rendements. La rente du sol, comme le prix des denrées, subit des oscillations très variables suivant les époques. Bien loin d'avoir une tendance à croître toujours, elle aurait plutôt,

pour les terrains ruraux, si on la prend dans le sens scientifique du mot, tendance à décroître quand les progrès agricoles deviennent très intenses. La valeur locative de la terre, défalcation faite des impôts, des réparations, des non-valeurs pour les mauvaises années, des assurances et charges diverses, représenterait malaisément, dans l'ensemble d'un grand pays, l'intérêt normal de toutes les dépenses de capitaux faites, pendant des séries de générations, pour la transformation d'une terre brute en une terre productive, à savoir le nivellement, l'assainissement, le défrichement, le défoncement, les clôtures, les constructions et installations de toutes sortes.

La catégorie des propriétaires peut être temporairement avantagée par certaines circonstances passagères, ce qui advient de temps à autre à toutes les catégories de personnes coopérant à la production ; d'autre part, elle subit souvent un préjudice général, du fait de circonstances différentes et adverses. Elle n'a pas une situation à part de celles des autres catégories sociales. Elle est exposée à des alternances de prospérité et d'adversité, vicissitudes qui ne sont pas indifférentes pour donner du ton aux efforts humains par la perspective, d'un côté, de rémunérations amples, et, de l'autre, de possibilité de recul et de détérioration.

Quant au genre humain civilisé, il n'est sur le point ni de manquer de subsistances, ni de voir celles-ci renchérir ; et s'il n'y avait pas quelque témérité à faire des prévisions dans une matière assujettie à des influences si nombreuses et si diverses, nous inclinerions plutôt vers la prévision d'une diminution de prix, que d'une augmentation, pendant les prochains siècles, des denrées principales par rapport à l'unité moyenne du travail humain.

C'est ainsi que *la loi de civilisation générale, c'est-à-dire d'une connaissance de plus en plus approfondie de la nature, d'une accumulation de plus en plus considérable de capitaux et d'une organisation du travail de mieux en mieux combinée et de plus en plus effective, triomphe de la loi des rendements décrois-*

sants du sol ou en relègue les effets à une période absolument lointaine ¹.

¹ Nous ne nous sommes occupés dans le texte de cet ouvrage, en ce qui concerne la production agricole et les perspectives de la rente du sol, que des progrès prochains et limités qu'entrevoient les savants les plus au courant des problèmes agronomiques, MM. Schlœsing, Dehérain, Berthelot et autres, et nous avons établi que ces progrès doivent éliminer graduellement la rente, sauf des cas très rares, et que même ils doivent laisser sans rémunération une forte partie des capitaux anciennement incorporés au sol. Les propriétaires prévoyants devraient amortir soigneusement toutes leurs installations, même celles réputées les plus impérissables.

Si, au lieu de nous en tenir aux progrès prochains et limités, nous envisageons le vaste avenir, la rente du sol et même les fermages sont bien autrement menacés.

Nous avons sous les yeux un discours que le célèbre chimiste Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et membre de la Société Nationale d'Agriculture (cela dit pour nos lecteurs étrangers), vient de prononcer le 5 avril 1894, au banquet de la Chambre Syndicale des Produits chimiques.

Nous croyons devoir reproduire plusieurs passages de ce discours; sans doute, il s'y trouve un souffle de lyrisme scientifique qui ne le cède pas au lyrisme poétique le plus audacieux; l'imagination de Fourier n'a rien trouvé de plus saisissant, et c'est un des plus grands savants de ce siècle qui s'exprime en ces termes :

« On a souvent parlé, dit M. Berthelot, de l'état futur des sociétés humaines, je veux, à mon tour, les imaginer telles qu'elles seront en l'an 2000 : au point de vue chimique, bien entendu; nous parlons chimie à cette table.

« Dans ce temps-là, il n'y aura plus dans le monde ni agriculture, ni pâtres, ni laboureurs : le problème de l'existence par la culture du sol aura été supprimé par la chimie! Il n'y aura plus de mines de charbon de terre et d'industries souterraines, ni par conséquent de grèves de mineurs! Le problème des combustibles aura été supprimé par le concours de la chimie et de la physique. Il n'y aura plus ni douanes, ni protectionnisme, ni guerres, ni frontières arrosées de sang humain!

« La navigation aérienne, avec ses moteurs empruntés aux énergies chimiques, aura relégué ces institutions surannées dans le passé. Nous serons alors bien prêts de réaliser les rêves du socialisme... pourvu que l'on réussisse à découvrir une chimie spirituelle, qui change la nature morale de l'homme aussi profondément que notre chimie transforme la nature matérielle!

« Voilà bien des promesses; comment les réaliser? C'est ce que je vais essayer de vous dire.

« Le problème fondamental de l'industrie consiste à découvrir des sources d'énergie inépuisables et se renouvelant presque sans travail.

« Mais revenons à nos moutons, je veux dire à la chimie. Qui dit source d'énergie calorifique ou électrique, dit source d'énergie chimique. Avec une telle source, la fabrication de tous les produits chimiques devient facile, économique, en tout temps, en tout lieu, en tout point de la surface du globe.

« C'est là que nous trouverons la solution économique du plus grand problème peut-être qui relève de la chimie, celui de la fabrication des matières alimentaires. En principe, il est déjà résolu : la synthèse des graisses et des huiles est réalisée depuis quarante ans, celle des sucres et des hydrates de carbone s'accomplit de nos jours et la synthèse des corps azotés n'est pas loin de nous. Ainsi le problème des aliments, ne l'oublions pas, est un problème chimique. Le jour où l'énergie sera obtenue économiquement, on ne tardera guère à fabriquer des aliments de toutes pièces, avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène et l'oxygène pris à l'eau, avec l'azote tiré de l'atmosphère.

« Ce que les végétaux ont fait jusqu'à présent à l'aide de l'énergie empruntée à l'univers ambiant, nous l'accomplissons déjà et nous l'accomplirons bientôt mieux, d'une façon plus étendue et plus parfaite que ne le fait la nature, car telle est la puissance de la synthèse chimique.

« Un jour viendra où chacun emportera pour se nourrir sa petite tablette de matière azotée, sa petite motte de matière grasse, son petit morceau de féculé ou de sucre, son petit flacon d'épices aromatiques, tout cela fabriqué économiquement et en quantités inépuisables par nos usines; tout cela indépendant des saisons irrégulières, de la pluie ou de la sécheresse, de la chaleur qui dessèche les plantes, ou de la gelée qui détruit l'espoir de la fructification; tout cela enfin exempt de ces microbes pathogènes, origine des épidémies et ennemis de la vie humaine.

« Déjà, nous avons vu la force des bras humains remplacée par celle de la vapeur, c'est-à-dire par l'énergie chimique empruntée à la combustion du charbon; mais cet agent doit être extrait péniblement du sein de la terre et la proportion en diminue sans cesse. Il faut trouver mieux; or, le principe de cette invention est facile à concevoir : il faut utiliser la chaleur solaire, il faut utiliser la chaleur centrale de notre globe. Les progrès incessants de la science font naître l'espérance légitime de capter ces sources d'une énergie illimitée. Pour capter la chaleur centrale, par exemple, il suffit de creuser des puits de 3 à 4,000 mètres de profondeur, ce qui ne surpasse peut-être pas les moyens des ingénieurs actuels et surtout ceux des ingénieurs de l'avenir. On trouvera là la chaleur, origine de toute vie et de toute industrie. Ainsi l'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une pression capable de faire marcher toutes les machines possibles.

« Sa distillation continue produirait cette eau pure, exempte de microbes, que l'on recherche aujourd'hui, à si grands frais, à des fontaines parfois contaminées. A cette profondeur, on posséderait une source d'énergie thermo-électrique sans limites et incessamment renouvelée. On aurait donc la force partout présente, sur tous les points du globe, et

« bien des milliers de siècles s'écouleraient avant qu'elle éprouvât une
« diminution sensible.

« Ce jour-là, la chimie aura accompli dans le monde une révolution ra-
« dicale, dont personne ne peut calculer la portée; il n'y aura plus ni
« champs couverts de moissons, ni vignobles, ni prairies remplies de bes-
« tiaux, l'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera
« de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y
« aura plus de distinction entre les régions fertiles et les régions stériles.
« Peut-être même que les déserts de sable deviendront le séjour de prédi-
« cation des civilisations humaines, parce qu'ils seront plus salubres que
« ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses engraisées de
« putréfaction qui sont aujourd'hui les sièges de notre agriculture.

« Dans ce règne universel de la force chimique, ne croyez pas que l'art,
« la beauté, le charme de la vie humaine soient destinés à disparaître. Si
« la surface terrestre cesse d'être utilisée, comme aujourd'hui, et disous-le
« tout bas, défigurée, par les travaux géométriques de l'agriculteur, elle
« se recouvrira alors de verdure, de bois, de fleurs; la terre deviendra un
« vaste jardin arrosé par l'effusion des eaux souterraines et où la race
« humaine vivra dans l'abondance et dans la joie du légendaire âge d'or. »

Nous avons reproduit textuellement la plus grande partie de ce discours,
tel qu'il a paru, signé de M. Berthelot, dans le *Temps* du 7 avril 1894.

Certes, il serait téméraire d'avoir la certitude que ces prévisions s'ac-
compliront toutes et que, dès l'an 2000, c'est-à-dire dans 106 ans, ces pro-
grès immenses seront effectués.

Aussi, avons-nous jugé prudent de nous en tenir aux améliorations
limitées qu'entrevoient pour un avenir prochain MM. Dehérain, Schläesing,
Grandeau et autres.

Il n'est pas inutile, cependant, d'opposer ces prévisions d'un des plus
grands chimistes du XIX^e siècle aux désolantes lamentations des disciples
de Ricardo et notamment de Stuart Mill.

Toute la civilisation travaille contre la rente de la terre.

*L'absolue ignorance et insouciance des sciences de la nature, des problèmes
de la colonisation, etc., où se sont complus Ricardo, Stuart Mill et autres,
sont les causes de leur désolante conception économique du monde futur.*

Pendant six ou sept décades d'années, nombre d'économistes n'ont fait
que rabâcher de prétendus apophtegmes que détruisent toutes les appli-
cations des sciences naturelles. Tel est le sort particulièrement de la théo-
rie de la *Rente du Sol*, ou, du moins, des conséquences logiques qu'on en
tire.

FIN DU TOME PREMIER

Universidade de Coimbra

BIBLIOTECA

Faculdade de Economia

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Objet et utilité de la science économique. — Faculté de prévision.
Exemples. — La méthode.

CHAPITRE PREMIER

GENÈSE ET NATURE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Nouveauté de l'économie politique comme science. — Cette nouveauté ne peut être un argument contre l'économie politique. — Cette science s'est constituée à la même date que la chimie.	1
Causes qui font que l'économie politique devait se constituer tardivement. — Elle est une science d'observation, non une science expérimentale. — Différence importante entre ces deux catégories de sciences.	5
Origines de l'économie politique. — Sans parler des notions parfois précises des anciens, l'économie politique doit, dans les temps modernes, son origine aux « Chambres Camérales » et beaucoup plus aux écrivains monétaires.	6
Les définitions diverses de l'Économie politique ou de l'économique : leurs lacunes ou leurs inexactitudes.	9
Notre définition de l'économie politique. — Cette science concerne non seulement les sociétés humaines, mais même un ménage ou une famille, ou un homme isolé. — Démonstration que les principales lois économiques ont aussi leur application dans ces derniers cas.	11
L'économie politique est très distincte de la technologie.	14
Les propositions d'appellations nouvelles de la science économique : Ploutologie, Chrémastistique, Catalactique. Toutes ces appellations sont trop étroites.	15
L'Économique est beaucoup plus vaste que la science de l'échange : examen des idées de Mac Leod.	16
De l'existence de lois naturelles en économie politique. — Démonstration de la fausseté de la définition d'Émile de Laveleye.	18
Nombreuses lois inéluctables en économie politique. — La monnaie, l'intérêt, la division du travail, le capital, etc.	20
La faculté de prévision existe incontestablement en économie politique. — Exemples nombreux qui attestent la possibilité de prévoir en cette matière.	23

CHAPITRE II

LE CARACTÈRE SCIENTIFIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET L'UNIVERSALITÉ
DES LOIS ÉCONOMIQUES

Arguments par lesquels on conteste à l'économie politique tout caractère scientifique; leur inexactitude.	29
Prétention que l'économie politique n'offre qu'une méthode et un instrument d'investigation.	32
Les généralisations en économie politique. Le terme de dogme souvent employé est inexact. — En quoi les lois économiques n'ont pas le caractère de dogmes.	35
Allégation que les sentiments humains et les institutions humaines considérés comme nécessaires par l'économie politique sont de récente origine. — Fausseté de cette allégation.	39
Les différents milieux sociaux sont inégalement sensibles à l'action des lois économiques; mais tous subissent cette action, quoique à des degrés divers.	40
L'école historique ou économie politique; ses services; ses lacunes; l'examen sur le vif des diverses civilisations coexistant encore sur le globe donne des résultats plus précis et plus décisifs.	41
L'école dite d'observation directe fondée par Le Play; elle a fourni de très utiles contributions.	44
Avantages de l'examen de la matière vivante par l'étude des civilisations primitives existant encore sur le globe.	46
Preuves nombreuses que les principaux mobiles économiques exercent de l'influence sur les hommes à tous les états du développement humain.	49
Les ménagements que peut exiger, chez des peuplades primitives, l'application de certains principes économiques, n'entraîne nullement cette conséquence que les lois économiques ne soient pas universelles. L'universalité de ces lois est amplement démontrée.	55

CHAPITRE III

CARACTÈRES SCIENTIFIQUES DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, SES RELATIONS AVEC LES
AUTRES BRANCHES D'ÉTUDES SOCIALES ET MORALES

Caractères différents de l'Économique avec Adam Smith et avec Ricardo. — L'Économique ne constitue pas à elle seule la science sociale. — L'Économique est, à la fois, une science et un art.	58
De la prétention de subordonner l'économie politique à la sociologie. — L'économie politique répond beaucoup plus que la sociologie aux conditions essentielles de toute science. — L'économie politique, comme toute science, est susceptible de développement et de progrès.	64
Prétention que la base de l'Économique serait trop étroite. — Réfutation de l'accusation que l'égoïsme serait la fin de l'économie politique. — Preuves que l'intérêt privé et l'égoïsme sont loin d'être synonymes	68
L'altruisme se montre surtout dans l'usage des richesses, et l'intérêt privé dans la production. — Exemples nombreux tirés des donations pour des œuvres d'intérêt général.	72
Le principe de l'intérêt privé et celui de l'altruisme ne sont pas inconciliables; ils ont des sphères d'application différentes.	76
L'économie politique fait bon ménage avec la morale. — Rapports de l'économie politique avec les différentes sciences.	78

CHAPITRE IV

LA MÉTHODE EN ÉCONOMIE POLITIQUE

Les différentes écoles en économie politique. — L'école mathématique ; son inefficacité.	83
La loi de substitution rend impossible l'usage utile des mathématiques en économie politique.	88
Réfutation de la thèse contraire, qu'il n'y a, en économie politique, que des tendances et non des lois.	90
Allégations contradictoires que l'économie politique est une science épuisée et qu'elle est une science dans l'enfance.	91
Différence entre l'économie politique et ce que l'on nomme parfois « l'économie sociale » ou « la science sociale ».	92
Il est inexact que l'économie politique étudie les sociétés seulement à l'état statique.	93
Plan de l'ouvrage.	95

CHAPITRE V

LES BESOINS HUMAINS ET LES RICHESSES

Causes de la difficulté des définitions. — Le concept de richesse.	98
Les différentes définitions de la richesse.	100
La difficulté d'une démarcation exacte entre des concepts voisins se rencontre dans toutes les sciences.	102
Le sens large et le sens étroit du concept de richesse.	103
Définition des besoins au point de vue économique. — Infinie diversité des besoins humains et impossibilité d'une classification rigoureuse.	103
L'extensibilité des besoins ; très grande importance de ce phénomène en économie politique.	108
La satiabilité de chaque besoin et la loi de l'utilité décroissante des quantités de produits destinées à le satisfaire.	109
L'importance économique de l'extensibilité des besoins trouve notamment une démonstration dans les phénomènes de la colonisation.	111
La concurrence des divers besoins entre eux : la loi de substitution.	112
Le rôle de l'esprit d'imitation, de l'habitude et de l'hérédité dans l'extension et la fixation des besoins humains.	112

DEUXIÈME PARTIE

La production des richesses.

LIVRE I

LES DIVERS FACTEURS DE LA PRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA PRODUCTION ET VUE D'ENSEMBLE

DES FACTEURS QUI Y CONCOURENT

Définition de la production. Les divers actes productifs.	115
Collaboration de l'homme et de la Nature dans la production.	117
Les quatre industries primitives.	117

Changements généraux accomplis dans la production; la production en vue de la consommation directe et la production en vue de l'échange.	
— Effets particuliers de la production dirigée presque exclusivement en vue de l'échange.	118
La nature au point de vue économique.	122
Concours compliqué qu'apporte l'homme à la production : le capital.	
Erreur de Stuart Mill sur l'importance et l'ancienneté du capital.	123
Antiquité du capital.	124

CHAPITRE II

LA PART DE LA NATURE ET DES FORCES NATURELLES DANS LA PRODUCTION

L'école économique anglaise, dite classique, a négligé d'étudier attentivement la Nature; de là son pessimisme exagéré.	125
L'école économique française a négligé aussi d'étudier la Nature, sous le prétexte que les dons de celle-ci sont toujours gratuits. Erreur de cette assertion.	126
Nécessité, pour la science économique, d'observer la nature extérieure.	
Sans cette étude, beaucoup de phénomènes économiques restent intelligibles.	126
Les sous-facteurs de la Nature dans ses rapports avec la production.	127
Le concours que la Nature prête à la production n'est qu'à ses débuts.	128
Les biens et les forces de la nature sont très inégalement distribués.	129
La disposition des lieux prépare des vocations nationales naturelles.	130
Les moyens naturels de jouissance et les moyens naturels d'industrie : leurs effets différents.	130
Contrées où une civilisation perfectionnée ne paraît pas pouvoir éclore spontanément. La colonisation y remédie; importance et complexité de ce phénomène.	131
Les biens de la Nature ne sont ni toujours communs à toute l'humanité ni toujours gratuits. Le rôle de la Nature dans la production se manifeste aussi dans le sous-sol qui est un facteur très important.	132
Très grande inégalité des dons de la Nature : ses conséquences.	136
Façon dont un peuple exceptionnellement bien doué de la Nature doit admettre à une sorte de participation les peuples les moins favorisés.	
Le droit d'immigration.	139
La nature interne de l'homme est aussi variable et inégale que la Nature extérieure.	144

CHAPITRE III

LE TRAVAIL

Caractères généraux du travail; sa définition.	143
Le système du travail attrayant, de Fourier.	145
Les grandes catégories du travail humain.	151
Le travail productif et le travail improductif.	152
Le travail physique et le travail intellectuel.	155
Classification des industries et des travaux.	159
Caractères différents de productivité des diverses catégories de travaux humains. — L'industrie des transports.	161
Erreurs opposées au sujet de l'industrie des transports. Caréy. — Le grand	

avantage du développement de l'industrie des transports est d'accroître la division du travail.	163
Le développement des transports est une mesure défectueuse du développement de la production. Erreur de Proudhon. Illusions à ce sujet. Effet réel des voies de transport. — Les abus dans l'industrie des transports.	166
La productivité du commerce. — Les abus qui peuvent se glisser dans le commerce de détail : exemple de la boulangerie. — Comment la liberté peut y remédier.	170
Les travaux des professions libérales et des fonctionnaires publics.	175
L'État est un producteur à la fois direct et indirect.	178
Les professions auxiliaires : les domestiques.	179
De la proportion et de l'équilibre entre les diverses professions humaines.	180
La tendance des peuples mous. Comparaison du nombre des fonctionnaires et des commerçants en France et en Allemagne.	182

CHAPITRE IV

LE CAPITAL. — LA NATURE ET LA GENÈSE DU CAPITAL

Le capital. Aspects divers du capital. Les capitaux de jouissance et les capitaux d'industrie.	185
Les capitaux au point de vue privé et les capitaux au point de vue général, national ou universel. Erreur de Mac Leod. Inexactitudes de beaucoup de statistiques sur la fortune d'une nation.	188
Nature réelle du capital. Les quatre formes du capital : Les approvisionnements de subsistances, les matières premières, les instruments et les installations. Les deux origines du capital : l'abstinence et l'esprit d'invention ou de combinaison. Les capitaux par nature et les capitaux par destination.	195
Origine du capital. — Le temps est un des éléments essentiels du capital. 198	
Théorie que le capital n'a pu avoir son origine qu'à l'esclavage. Réfutation de cette théorie.	201
Conditions de la formation du capital.	203
La permanence et la reconstitution des capitaux.	207
Productivité du capital. La productivité de certains capitaux sous la forme d'installations est indépendante de tout nouveau travail humain. La productivité est l'attribut caractéristique du capital.	209
Façon dont se forme le capital dans les sociétés modernes : l'épargne et le placement. L'épargne, au sens économique, consiste surtout dans une direction utile donnée à la consommation et à la production.	217

CHAPITRE V

LES DIFFÉRENTES SORTES DE CAPITAUX. — LES CAPITAUX FIXES ET LES CAPITAUX CIRCULANTS. — LES APPROVISIONNEMENTS DE SUBSISTANCES, LES MATIÈRES PREMIÈRES, LES INSTRUMENTS ET LES INSTALLATIONS.

Les deux principales divisions et les deux principales subdivisions des capitaux : les approvisionnements et les matières premières, d'une part;

les outils ou instruments et les installations, de l'autre part. — De l'énorme croissance et de l'accumulation du capital sous la forme d'installations.	224
Ces catégories de capitaux, les outils et les installations, proviennent, non seulement de la prévoyance, mais de l'esprit d'invention et de combinaison.	226
Les capitaux fixes et les capitaux circulants ou fongibles.	227
La perpétuité des capitaux, grâce à l'amortissement.	228
De la relation entre les capitaux fixes et les capitaux circulants.	230
Formes principales que revêt le capital dans les sociétés modernes.	233
Le capital et le fonds de consommation.	240

CHAPITRE VI

LES FACULTÉS PERSONNELLES CONSIDÉRÉES COMME CAPITAUX LES ŒUVRES D'ART AU MÊME POINT DE VUE

Les capitaux incorporels. Le talent; l'éducation.	242
Analogies frappantes entre la formation ou le développement des facultés personnelles et la formation ou le développement des capitaux.	244
Les capitaux immatériels existent aussi bien pour les peuples que pour les individus. Les transactions auxquelles ils donnent lieu.	247
Les œuvres d'art sont des capitaux. Démonstration.	249

LIVRE II

LA STRUCTURE ÉCONOMIQUE DE LA SOCIÉTÉ. LE CONCOURS ET LA MISE EN ŒUVRE DES TROIS FACTEURS DE LA PRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

DANS QUEL SENS LE CAPITAL LIMITE L'INDUSTRIE

Controverses au sujet de la proposition que le capital limite l'industrie. Stuart Mill et Henri George.	253
Fausseté des arguments d'Henri George. Exemple des pays neufs.	256
Pourquoi certaines vieilles contrées se rétablissent rapidement après une grande guerre. Erreur de Stuart Mill.	258
Dans quel sens le capital limite l'industrie.	262
L'industrie réciproquement, c'est à dire l'état des inventions, des découvertes et des connaissances techniques, limite la productivité du capital.	264

CHAPITRE II

LES PHASES SUCCESSIVES DES SOCIÉTÉS AU POINT DE VUE DU CAPITAL. — LE PLACEMENT DANS LA PRODUCTION D'AUTRUI OU PAR ASSOCIATION

Les phases successives des sociétés au point de vue de la formation des capitaux.	266
---	-----

Les causes qui développent et celles qui restreignent la formation du capital : 1° la capitalisation devient d'autant plus facile que la production est plus abondante ; 2° la longue sécurité est la première condition extérieure de la capitalisation, surtout de la capitalisation sous ses formes les plus perfectionnées, la création d'instruments et d'installations ; 3° la famille et l'héritage doivent être considérés comme deux des principales causes de la capitalisation ; 4° la moralité d'un peuple ou d'une fraction de ce peuple exerce une très sensible influence sur l'épargne et la capitalisation ; une certaine discipline traditionnelle y contribue ; l'aptitude au travail sous l'aiguillon du besoin et l'aptitude à l'épargne sont deux facultés différentes ; 5° l'ampleur des débouchés, le taux de l'intérêt ont aussi une influence sur la capitalisation ; 6° le placement dans la production d'autrui ; exemple de ce placement dans les anciennes caravanes ; l'énorme développement et la diversité de ces placements. Agencements techniques et organisations qui stimulent la capitalisation ; 7° les inventions, les découvertes et l'amélioration des procédés techniques poussent à l'épargne et tendent à accroître la capitalisation ; 8° les lois peuvent restreindre la capitalisation directement ou indirectement ; l'action des impôts ; une assistance publique trop facile. 269

L'État peut-il se substituer aux individus pour la capitalisation. 288

CHAPITRE III

LA DIRECTION ET LA RESPONSABILITÉ DE LA PRODUCTION
LA MISSION DE L'ENTREPRENEUR

De la coordination des trois éléments de la production : nature, travail et capital. 292

Le producteur autonome. Causes qui s'opposent à ce que ce type se généralise. Il ne pourrait devenir fréquent que dans une société cristallisée. 293

La structure économique. L'entrepreneur. Il est par excellence le lien naturel entre le capital et le travail. 296

Causes qui font que c'est au capital, non au personnel ouvrier, que revient le choix des directeurs des entreprises. 299

Variété des conditions intellectuelles et morales nécessaires à l'entrepreneur. 305

Les échecs et les déchets dans le système de l'entreprise libre. 312

La sève ascendante et la sève descendante dans les sociétés libres. 314

CHAPITRE IV

CAUSES TECHNIQUES QUI INFLUENT SUR LA PRODUCTIVITÉ DU TRAVAIL. — L'ORGANISATION DU TRAVAIL OU LE TRAVAIL COMBINÉ. — LA DIVISION DU TRAVAIL

L'organisation du travail. Le travail combiné. 316

La division du travail, ses formes primitives et successives. 322

Opinion des économistes et des socialistes sur la division du travail. Avantages de la division du travail d'après Adam Smith. 325

Nature exacte de la division du travail et de ses avantages réels.	330
La division territoriale du travail.	339
La division héréditaire du travail.	343

CHAPITRE V

LES INCONVÉNIENTS, LES CORRECTIFS ET LES CONDITIONS DE LA DIVISION DU TRAVAIL
LA ROTATION DU TRAVAIL; SES INCONVÉNIENTS

Reproches adressés à la division du travail; — 1° Les professions rebutantes et viles;	346
2° Allégation que, même en dehors des professions répugnantes, la spécialisation excessive du travail détériore l'homme moralement et physiquement;	350
3° La division du travail place le travailleur dans une plus grande dépendance des événements et de la conjoncture;	352
4° La division industrielle du travail nuit parfois à la division naturelle des occupations.	354
Les correctifs de la division du travail.	355
Les conditions de l'extension de la division du travail; la densité de la population; la facilité et le bas prix des communications; l'étendue du marché; une législation commerciale internationale libérale; une grande abondance et une certaine concentration de capitaux; l'esprit d'association; un certain développement intellectuel et scientifique.	357
De quelques exceptions apparentes à la division du travail. L'analyse industrielle et la synthèse industrielle.	364
De la rotation du travail présentée comme substitut à la division du travail. Fourier et Stuart Mill.	366
Obstacles à ce système.	371

CHAPITRE VI

LES MACHINES. — LEURS AVANTAGES; LEUR ÉVOLUTION
LES CONDITIONS DE LEUR EMPLOI

La question des machines est encore controversée, non pas en général quant à leur influence sur la production, mais quant à leurs effets sociaux.	374
Les outils, les machines et les installations; différence entre ces trois formes de la capitalisation.	376
Préjugés populaires contre les machines.	378
Les premières machines : les bêtes de somme ou de trait.	380
Avantages et évolution des machines :	
1° Elles épargnent à l'homme la fatigue ou les dégoûts d'une foule de travaux exténuants ou avilissants;	383
2° Excellant à la fois dans l'infiniment grand et l'infiniment petit, elles accomplissent certains travaux que jamais, sans leur secours, les hommes n'auraient pu faire;	385
3° A des tâches qui exigeaient jadis une force extraordinaire, elles permettent d'employer des hommes de force moyenne et même des femmes et des enfants;	385
4° Elles font l'ouvrage beaucoup plus rapidement sans se lasser;	386

5° Elles reproduisent à l'infini et exactement une certaine production sur un même modèle;	386
6° Elles permettent d'abaisser considérablement le prix des produits, surtout de ceux qui sont d'un usage commun;	387
7° Elles tendent à augmenter l'égalité et à amener une sorte d'uniformité de vie entre les hommes.	388
Conditions nécessaires à l'emploi des machines.	390
Les conditions générales et les conditions spéciales; celles propres à la société, au marché, aux matières premières, à l'homme lui-même.	391
L'esclavage fait dédaigner les machines, de même le bas prix de la main-d'œuvre.	394

CHAPITRE VII

LES REPROCHES FAITS AUX MACHINES. — LE RÉGIME SOCIAL
ET LE MACHINISME

Caractères généraux des reproches adressés aux machines.	396
Première objection : Les machines exproprieraient de leur travail l'ouvrier et sa famille sans indemnité.	397
Les effets perturbateurs des machines pour l'ouvrier comparés aux compensations et aux gains qu'elles lui procurent.	399
Allégation que les machines agricoles n'augmentent pas la production, mais diminuent simplement la main-d'œuvre employée; réfutation de cette allégation.	405
Compensation générale que la plasticité sociale et l'extensibilité des besoins humains offrent à l'ouvrier évincé de son métier par les machines.	414
Exemples de compensations offertes par les machines à la main-d'œuvre.	420
Conditions nouvelles, très différentes de celles du commencement du siècle, des progrès du machinisme; facultés nouvelles d'adaptation.	423
Effets protecteurs des machines pour l'ouvrier.	426
Nécessité de diverses adaptations sociales pour parer à quelques inconvénients des machines.	429
Les abus du travail à domicile sont beaucoup plus criants et plus tenaces que ceux du travail dans de grands ateliers mécaniques : le <i>Sweating System</i>	431
De l'insalubrité des industries mécaniques et des progrès de l'hygiène dans les ateliers.	435
Les machines et les accidents.	437
Adaptation nécessaire du milieu social et des habitudes individuelles aux machines.	438

CHAPITRE VIII

DU CADRE À DONNER À LA PRODUCTION. — AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS
DE LA PRODUCTION EN GRAND ET DE LA PRODUCTION EN PETIT

Le cadre à donner à la production et la structure industrielle.	440
Cadres restreints de la production dans l'ancien temps et dans les civilisations endormies.	444
Transition de la petite à la moyenne production. Origine des fortunes industrielles.	447

La production en grand; ses avantages. Ses inconvénients et ses dangers.	459
La concentration du commerce de détail. Les grands magasins.	465
La grande production dans l'agriculture.	469
Les domaines qui restent à la moyenne et à la petite industrie.	469
Les proportions actuelles de la grande et de la petite production comparées à celles du passé.	472
De la possibilité du retour de certaines industries concentrées à l'état de dispersion et de morcellement.	474

CHAPITRE IX

DU PROGRÈS DANS LA PRODUCTION, DE SON ALLURE VARIABLE ET DE SES LIMITES ÉVENTUELLES. LES ILLUSIONS COURANTES SUR LE PROGRÈS ÉCONOMIQUE; LES DÉDUCTIONS A FAIRE

Le développement de la production n'a pas une allure régulière.	477
Des limites éventuelles à l'accroissement de la production. Examen à ce point de vue des trois facteurs: le travail, le capital et la nature.	480
Objections tirées de la loi de Ricardo à la théorie du développement indéfini de la production. Examen de ces objections.	487
Le progrès économique procède par bonds et par séries.	491
La limitation de l'accroissement de la production pourrait venir un jour de la préférence donnée par l'homme aux loisirs, et de son indifférence relative pour un nouveau surcroît de consommation. De même il pourrait se produire une lassitude d'épargner ou une répugnance à placer ses épargnes.	493
Le progrès économique est toujours beaucoup moindre en réalité qu'en apparence; l'éblouissement qu'il cause.	494
Exemples d'illusions sur l'importance réelle du progrès économique.	495
Une cause spéciale de déchets considérables dans la production contemporaine est la rapidité même des inventions et des découvertes, qui fait mettre au rebut des machines ou des outillages encore matériellement susceptibles de longs services.	501
Le développement de la production est loin en général d'être proportionnel à l'accroissement des recettes des voies ferrées ou du transit par les canaux, ou même à l'essor du commerce extérieur.	503

TROISIÈME PARTIE

Les conditions générales du développement des sociétés modernes. Liberté, propriété, responsabilité, concurrence.

CHAPITRE PREMIER

LA RESPONSABILITÉ ET LA LIBERTÉ DU PRODUCTEUR

La responsabilité du producteur.	507
La liberté économique et la propriété.	508
Le travail contraint est, d'une façon générale, inférieur en productivité au travail libre.	510
Examen de l'esclavage antique, du servage, des corvées et de l'esclavage moderne.	512

Résultats de la suppression de l'esclavage dans les divers pays, du servage, des corvées, etc.	517
Causes qui ont longtemps maintenu ou qui maintiennent certains modes de contrainte.	526
De l'évolution de la liberté humaine.	538

CHAPITRE II

LA PROPRIÉTÉ

Nature et caractère de la propriété. Nécessité du <i>jus abutendi</i> . — Force expansive de la propriété, son extension aux domaines les plus variés. Interdépendance de la liberté et de la propriété.	533
Genèse de la propriété. La propriété est un fait naturel et instinctif. La terre a toujours été propriété particulière.	538
Les diverses théories du droit de propriété.	544
Origine et évolution de la propriété foncière personnelle.	555
Ordre historique des propriétés.	563
La part sociale dans chaque propriété privée. La propriété n'est pas onéreuse à la société ni aux consommateurs dépourvus de biens.	566
La propriété privée peut être regardée comme une participation aux bénéfices établie par le cours naturel des choses.	571
Les charges spéciales à la propriété foncière compensent largement, en général, l'utilité primitive du sol pour la société avant les capitaux qui y furent incorporés par les propriétaires successifs.	574
La propriété privée est le fondement de l'existence nationale. La propriété des nations serait dépourvue de titres si ceux de la propriété personnelle n'étaient pas valables.	578
Raisons de la perpétuité de la propriété privée. Amoindrissement notable de la production et crises sociales profondes que susciterait toute limite de durée, si lointaine fût-elle, assignée à la propriété.	580

CHAPITRE III

L'HÉRITAGE. — EXAMEN DU DROIT A L'OISIVETÉ

L'héritage se rattache à la propriété et, comme elle, est sorti de l'instinct de l'homme.	591
L'héritage et la famille.	592
La structure sociale, reposant sur la propriété privée, exige le maintien de l'héritage.	594
Énorme déperdition économique qui résulterait de la suppression de l'héritage. En quelques générations ce régime ramènerait la production aux étroites limites des époques de barbarie.	597
Déboires immédiats qu'éprouverait l'État par la suppression de l'héritage. Recettes décroissantes qu'il encaisserait. Analyse des documents statistiques sur les successions en France.	600
La suppression de certaines catégories de successions aurait des résultats analogues, quoique atténués, à ceux de la suppression totale de l'héritage.	603
La guerre à l'héritage couvre une guerre analogue à la famille.	610
Objection que l'héritage produit des générations d'oisifs.	612
Causes naturelles qui empêchent la conservation indéfinie de fortunes dans les mains d'oisifs.	615

CHAPITRE IV

LA CONCURRENCE

Définition de la concurrence.	624
Les divers systèmes d'organisation du travail au point de vue légal.	625
Le monopole.	626
Le système de réglementation, de concessions et de tutelle. Les corporations. Les procédés pour atténuer les inconvénients de ce régime. Les « maîtres libres »; les privilèges.	629
Étapes dans la voie de la liberté du travail au moyen âge et au début des temps modernes.	632
Le régime de libre concurrence.	636
Avantages divers de ce régime.	638
Les critiques adressées à la concurrence.	645
Prétendu <i>processus</i> par lequel la concurrence se détruirait elle-même et aboutirait au monopole.	656
Circonstances qui contrarient ce <i>processus</i>	657
La concurrence et les coalitions de producteurs.	659
Importance capitale et rôle prépondérant de la <i>loi de substitution</i> . Nouveaux détails au sujet de cette loi.	662
Dernière objection faite à la concurrence : les combinaisons dans les industries qui ne peuvent être accessibles à tous.	664
Supériorité alléguée du monopole pour ces industries; réfutation de cette prétention.	669
Les monopoles les plus excusables, comme celui des postes et des télégraphes, ne peuvent échapper à de nombreux défauts : critiques de l'administration postale et télégraphique.	670
Le régime de la concurrence est le seul qui soit normal et doive être général.	674

QUATRIÈME PARTIE

La répartition des richesses, Les diverses catégories de copartageants. — Les lois naturelles qui déterminent le partage.

CHAPITRE PREMIER

LA PART DE LA NATURE ET DU MILIEU SOCIAL DANS CHAQUE PRODUIT
ET L'ATTRIBUTION DE CETTE PART

La part de la nature et la part de la société dans chaque produit.	675
De l'attribution de la part des dons exceptionnels de la nature. Les dons naturels personnels.	678
Les avantages appropriés résultant du milieu social. La société est un vaste et instinctif système de participation aux bénéfices.	682
Cas où un homme a la jouissance de dons de la nature extérieurs à lui	687
La doctrine de la plus-value imméritée ou de <i>l'unearned increment</i> : les conséquences auxquelles elle conduirait. La Société s'approprierait toutes les bonnes chances des entreprises privées et en laisserait aux particuliers toutes les médiocres et toutes les mauvaises chances.	693

Cas où les avantages de la nature et du milieu social sont gratuits; cas, au contraire, où ils se font payer.	698
---	-----

CHAPITRE II

EXPOSÉ DE LA LOI DE RICARDO SUR LA RENTE DU SOL

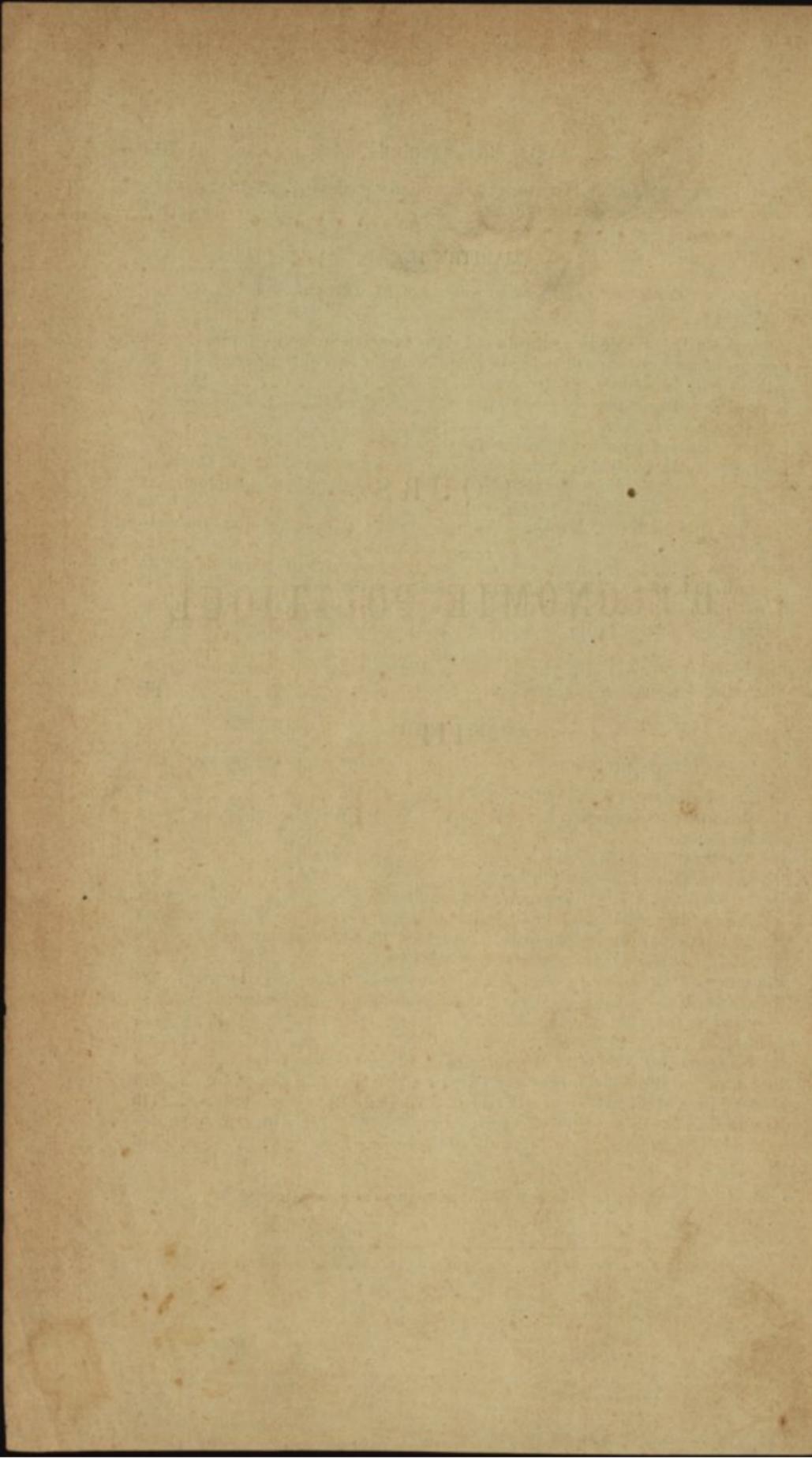
Place de la théorie de la rente du sol dans la science économique.	701
Les prédécesseurs de Ricardo. — L'école anglaise contemporaine et la théorie de la rente.	704
Exposé des divers cas de rente observés par Ricardo. — Les quatre cas de rente de la terre.	709
La rente du sol pour les terrains dans les villes.	719
La rente de la terre n'est pas une cause du prix des denrées. On peut confisquer ou déplacer la rente de la terre; on ne peut la supprimer.	721
Les terres qui ne paient aucune rente.	722
La rente de la terre, au sens scientifique du mot, n'est pas une richesse.	724
La rente de la terre peut s'élever sans accroissement parallèle de la population et sans augmentation du prix des denrées.	728
Conséquences tirées par l'école de Ricardo et par divers écrivains socialistes de la théorie de la rente du sol. — Les hypothèses de Stuart Mill.	733
Les idées de Stuart Mill sur la plus-value imméritée, l' <i>unearned increment</i> . — Conséquences pratiques de sa doctrine.	735

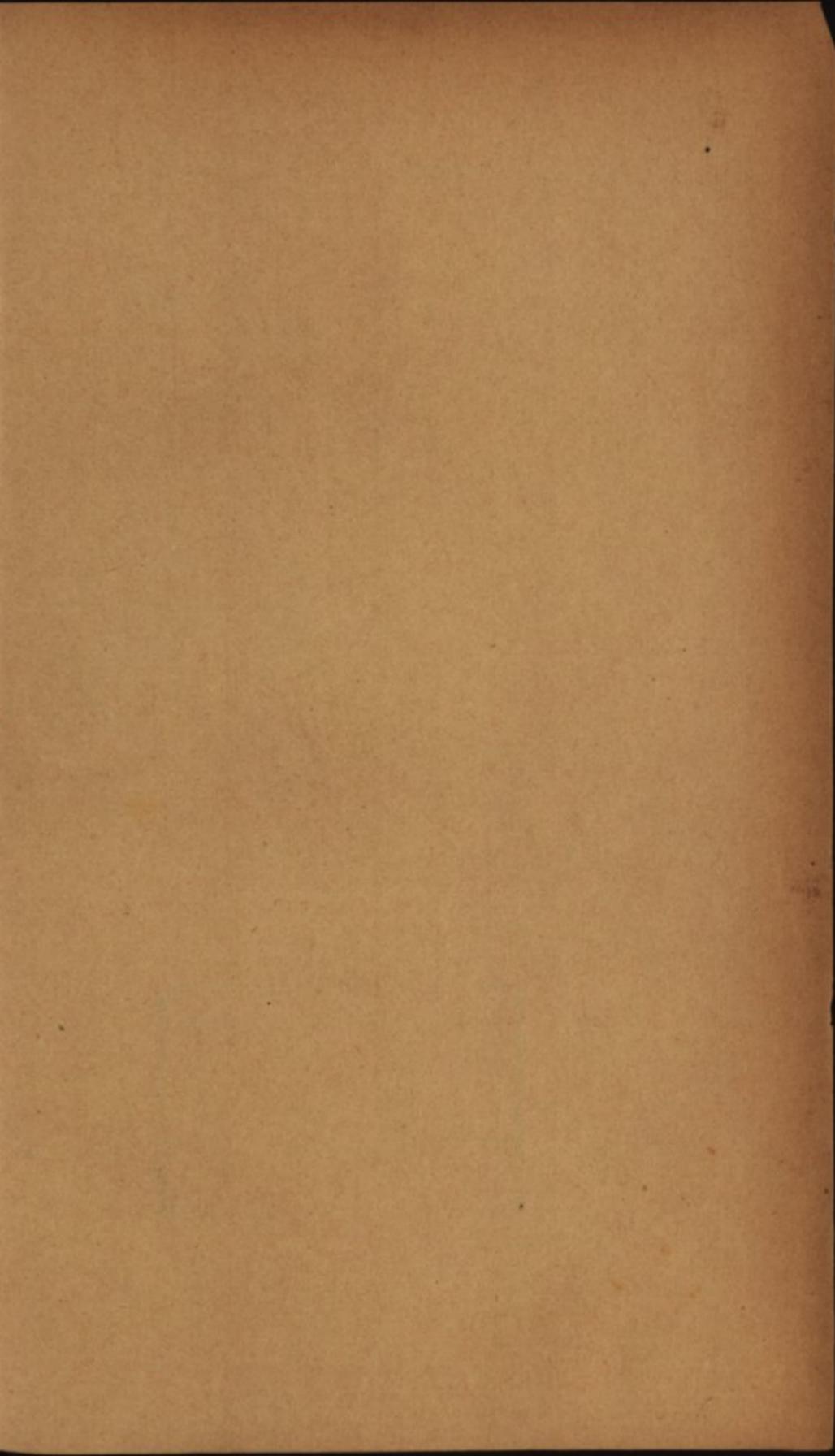
CHAPITRE III

LES CAUSES ANTAGONISTES DU DÉVELOPPEMENT DE LA RENTE DU SOL

Critiques adressées à la doctrine de Ricardo.	740
Conditions nécessaires pour que la loi de Ricardo produise son plein effet.	742
Les fluctuations de la rente de la terre dans l'histoire.	744
De l'ordre historique des cultures.	748
De la proportion des fermages et de la rente de la terre soit au prix des produits agricoles, soit à l'ensemble du revenu de la nation.	754
De la participation indirecte des ouvriers, dans beaucoup de cas, à la rente de la terre, par la hausse des salaires.	764
Influence de la baisse du taux de l'intérêt sur la rente de la terre.	765
De grandes et soudaines découvertes agronomiques et d'intenses progrès agricoles font baisser la rente de la terre : perspectives d'avenir à ce sujet.	766
De l'élimination graduelle et naturelle de la rente de la terre.	770
De l'appropriation des terres par l'État ou par la commune.	773
De quelques applications privées de la théorie de Ricardo.	775
Résumé de la théorie de Ricardo; perspectives prochaines du prix des produits agricoles et de la rente de la terre.	776

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME





FACULDADE DE ECONOMIA DE COIMBRA

19 SET. 2011

BIBLIOTECA

